

Renaissance

L'orage grondait ce soir-là, haut et fort. Il déchirait de ses puissants éclairs ce ciel sombre comme les ténèbres. De vastes et épais nuages enveloppaient la ville, semblant vouloir l'étouffer, et déversaient une pluie lourde et glacée. Les gouttes résonnaient dans son esprit comme les notes d'une musique terrible, s'abattant sans répit sur son crâne. Elle ouvrit doucement les yeux et prit sa tête entre ses mains, se redressant avec peine. Dans la flaque devant, elle ne distinguait qu'un reflet flou de son visage, ses joues roses et ses yeux bleus brillaient légèrement, comme de lointaines lueurs. Elle regarda alors le toit du bâtiment au-dessus, se rappelant la hauteur et le vide. Les cris affolés qu'elle avait entendus jusqu'à présent s'étaient arrêtés. La rue était vide désormais, de vagues bruits de moteurs émanaient des coins de rues. Enfin, elle se mit en marche, avec peine, titubant sur les premiers pas, les lumières étaient floues et l'agressaient. Alors, elle s'engouffra dans cet immense tunnel qui se dressait juste devant elle, voulant échapper à ces sirènes sifflantes et ce brouhaha montant alentour. Il était obscur et froid, mais elle s'y sentait bien, protégée des menaces extérieures et des regards. De larges anneaux d'acier dessinaient régulièrement sa silhouette arrondie, avec des lumières bleues qui les parcouraient par intermittence, sautant d'anneau en anneau. Entre ceux-là, de la pierre noire comblait l'espace et parfois, une porte à l'allure inquiétante se présentait. La jeune femme marchait tranquillement lorsqu'elle aperçut une silhouette plus loin devant, calme et chancelante. Alors, intriguée, elle chercha à s'en rapprocher pour l'observer. Arrivée à sa hauteur, elle passa devant, lui tournant autour, mais ne parvenait pas à distinguer son visage. Ses traits étaient vagues et indistincts, presque fantomatiques. Pareille à une ombre, elle marchait, sans se soucier du reste et sans jamais dévier le regard du sol. La jeune femme marcha à ses côtés un moment, étudiant avec curiosité les variations de son visage tremblant. Des crissements résonnèrent dans le tunnel. Imperturbable, cette forme continuait d'avancer, avec l'allure d'une jeune femme à la démarche hésitante. Le vacarme extérieur semblait se calmer, mais l'agitation régnait toujours. La jeune rescapée l'entendait, mais cela ne la concernait plus. Dans cet endroit, elle se sentait à l'abri. Le bruit des gouttes froides s'écrasant sur la roche était sa seule distraction. Soudainement, le sol parut trembler, et sembla s'ouvrir au loin. Elle commença à glisser vers l'avant, à mesure que le sol s'effondrait, elle était attirée par le fond. Le chemin du tunnel, si droit, devenait une pente qui s'accroissait à chaque instant. Elle fût entraînée et ne semblait pas pouvoir résister. En face, la silhouette étendait ses bras et se laissait emporter dans ces profonds abysses qui s'ouvraient,

béants, à leurs pieds. La jeune femme commençait à sombrer elle aussi, comme si sa volonté faiblissait. Alors, elle fut prise d'une peur instinctive, un sursaut dans son esprit qui lui ordonna d'agir. Elle se propulsa avec ses jambes, avant que la pente ne soit trop raide, s'agrippa à une des arêtes du mur, puis se hissa avec difficulté au-dessus, pendant que le tunnel se retournait, basculant dans le vide. Son cœur accélérait ses coups et le battement résonnait dans son corps. Elle grimpa jusqu'à pouvoir atteindre la porte au-dessus d'elle et au moment de poser sa main sur la poignée, un frisson lui longea la colonne jusqu'à la nuque. Elle se retourna précipitamment et vit que l'ombre s'était arrêtée, figée dans l'espace qui semblait infini, le néant. Elle posa sur la jeune femme des yeux rouges et luisants d'une cruauté terrifiante. La silhouette se mit à frémir et de son dos jaillirent de larges pans ténébreux qui se dressaient telles des ailes au-dessus de sa tête. Sa forme ressemblait davantage à un monstre désormais. Il s'élança sur sa cible avec la férocité d'une bête en chasse. Pris d'une frayeur surnaturelle, elle remonta aussi vite que son corps lui permit et s'engouffra dans l'ouverture. Elle se blottit alors contre la porte, s'attendant à ce que ce monstre l'enfonce. Mais il ne se passa rien. A cet instant, elle eut l'impression d'avoir passé des heures dans ce tunnel, une éternité même. Elle ouvrit les yeux, après un moment à chercher ses pensées, et contempla alors un espace étroit et pourtant immensément haut, à tel point qu'elle ne distinguait pas le plafond. Cette salle était à l'endroit pour elle, contrairement à la porte, ce qui ne la surprit étonnamment pas. Une pièce parfaitement circulaire, où de petits papillons de cristal luisant tournoyaient en rythme, reflétant la lumière comme de minces éclairs. Leur danse faisait résonner une mystérieuse mélodie, comme l'écho d'une profonde caverne remplie de pierres scintillantes. C'était une bibliothèque visiblement. De grandes étagères en cercle s'élevaient jusqu'au sommet et contenaient des milliers de livres verts et rouges. Autour de cette architecture de bois, un imposant escalier de marbre grimpaient en tournant. Elle contempla cet endroit, sa respiration était plus légère à présent. Plus sereine, elle s'avança vers le centre de ce lieu et choisit un livre. Celui-ci semblait vieux mais familier, il lui évoqua d'anciens souvenirs, mais elle ne ressentait aucune émotion. Elle tournait calmement les pages, lorsque celles-ci se noircirent et se mirent à tomber en lambeaux. Elle lâcha alors le manuscrit au sol, et le regarda lentement se consumer, s'évaporant en une fumée noire semblable à une flamme. Puis les livres commencèrent à tomber à la chaîne, s'évaporant aussitôt. Un sentiment de panique gagna la jeune femme. Alors qu'elle s'agitait dans tous les sens, à s'affoler pour chaque nouveau livre qui flambait, une voix l'appela depuis l'escalier, quelques étages plus haut. Son ton était d'une douceur apaisante, pareil à une chanson de l'enfance. Pourtant, elle l'invita fermement à la suivre et à

fuir. Sans la moindre hésitation, la jeune femme accourue dans l'escalier de marbre et suivit les traces qui la conduisaient. Pendant son ascension effrénée, elle jetait de brefs regards quelques étages au-dessus, cherchant à reconnaître cette voix, ce parfum, ces cheveux rouges qu'elle aimait tant. Ses pensées étaient plus sages à présent. Une lumière claire brillait légèrement depuis le plafond, un maigre rayon qui luttait pour vivre. A cette vue, une fine larme jaillit de l'œil de la jeune fille et vint mourir dans le creux de sa joue. Puis les lieux furent secoués à leur tour. Son cœur se fit lourd, et son regard fût attiré vers le bas. Au centre de la pièce, au pied de l'escalier, l'ombre effroyable se dressait comme une statue. Ses yeux rouges fumaient de haine et de colère. Ces sentiments emplirent la jeune femme, et la peur revint sur elle. Une inquiétude nouvelle, qu'elle n'avait plus ressentie depuis un temps. Elle craignait de perdre ce qu'elle venait de retrouver. Ce feu juvénile qui frémissait en son cœur et lui réchauffait l'âme. Elle se remit à courir en hâte jusqu'à rattraper cette femme qui l'encourageait sans jamais se détourner. L'air autour semblait se colorer d'un ton de sable ou de sang, les rayons de lumière des hauteurs se mêlaient aux ténèbres grandissantes des profondeurs et formaient une ambiance de crépuscule, ou d'aurore. La lumière d'une fin et d'un début. Le sommet se rapprochait tandis que le monstre s'élevait en furie. Main dans la main, les deux femmes franchirent les dernières marches et sautèrent au plus haut, voulant atteindre le ciel. Elles franchirent le plafond et la verrière se brisa en d'innombrables lames de verre qui tombèrent en flèches derrière elles. Une pluie d'éclats s'abattit sur le monstre qui, entraîné par sa vitesse, franchit le sommet à son tour. La jeune femme attendait debout, les pieds fermement plantés dans l'herbe verte. Les mains sur les hanches et le regard fort. En face, la femme la regardait avec fierté, et entre elles, le monstre, à genoux, agonisait. A mesure que cet amas de miasmes sombres s'écoulait de son corps comme du sang, son visage triste et froid apparaissait. Ses yeux bleus et ses joues roses. La jeune femme le regarda s'éteindre doucement et s'effondrer au sol, lentement engloutit par la terre. Derrière, la femme souriait paisiblement, et d'un geste tendre de la main, elle s'évapora vers le ciel, comme une légère brise. Il ne restait plus qu'elle, seule dans ce vaste champ tranquille. Pourtant, elle n'était pas triste, un air entraînant flottait et la faisait rire. Elle se sentait bien, mais fatiguée, appelée par le sommeil. Alors, sans résister, elle ferma les yeux et se laissa emporter.

Le silence était régulièrement interrompu par de brefs signaux sonores, de petites alarmes électroniques. Puis, par instant, le bruit du vent dans les feuilles des arbres traversait les fenêtres. La pâle lumière des néons pénétrait lentement au travers de ses paupières. Ses yeux

étaient lourds et son corps endormi, pesant et inerte. Les barrières du lit l'empêchaient de bouger. Elle s'éveillait progressivement. Lorsque ses pensées refirent surface, elle prit conscience de son état, sa tête lui faisait mal et les bandages la gênaient légèrement. Enfin, elle ouvrit les yeux. Les murs étaient blancs et monotones. Sur sa table de chevet, à côté de cette machine qui relevait les battements de son cœur, un cadre était posé, celui qui était dans sa chambre normalement. Elle regarda avec tendresse le portrait, avec ses beaux cheveux rouges. Puis à côté, sur une chaise, à moitié endormie, sa tante attendait son réveil. Son visage était ridé et accablé par l'inquiétude. La jeune femme se redressa dans le lit et le bruit des draps secoua la femme assoupie. A la vue de sa nièce éveillée, elle se jeta à son cou, pleurant toute l'eau de son corps.

- “Désolé... Je suis désolée.... J'aurais dû le voir. J'aurais dû être là. Je suis désolée.” Les mots se confondaient dans les sanglots. “Ne me fais plus jamais ça s'il te plaît... Je peux t'aider... Il y a...” Elle ne savait quoi dire tant elle était débordée par l'émotion.

Elle reprit son souffle, serrant la jeune femme dans ses bras comme si elle craignait qu'elle ne s'envole, encore. Alors, la jeune femme posa sa main avec délicatesse sur le front de sa tante et la passa dans ses cheveux.

- “Je vais bien, je t'assure.” Sa voix était posée et résonnait avec une sérénité irréaliste.

La femme en fût émut et se remit à pleurer.

- “Les médecins ont dit que tu étais partie un instant, que la chute avait été trop violente. Tu n'avais plus la volonté de vivre, mais quelque chose t'a fait tenir et t'a ramenée.”

La jeune femme regarda alors à nouveau le portrait sur sa table de chevet et sourit.

- “Oui, je n'ai plus peur maintenant.”

Elles restèrent ainsi pendant de longues heures encore. Puis sa tante resta la nuit d'après avec elle et vint la voir tous les jours pendant le temps qu'elle devait passer à l'hôpital.

Puis un matin, elle se réveilla chez elle, enfin. C'était la première fois depuis sa sortie de l'hôpital. Elle se leva et se prépara. Elle prit un moment pour se coiffer et eut plaisir à le faire. Ses longs cheveux blonds ondulaient fièrement à chaque coup de brosse. Ses joues étaient rieuses et plissées par son sourire. Alors, une fois prête, elle quitta son appartement. Dehors, le ciel était d'un bleu sans défaut. Le soleil brillait, haut et pur, chauffant les cœurs frileux de l'hiver. C'était un matin de printemps. Les fleurs naissantes s'épanouissaient comme des étoiles de couleurs, et les arbres étaient jeunes et forts. Elle respirait avec une joie qu'elle avait presque oubliée. Comme si toute son existence n'avait été qu'un long sommeil, sombre

et tourmenté. Elle pouvait désormais ouvrir son cœur à la beauté de cette lumière qui inondait déjà son esprit. Elle était heureuse tout simplement, de pouvoir enfin s'éveiller au monde sans avoir peur d'exister.

D'un profond et lointain sommeil,
Ou bien d'une brève amnésie.
D'une époque de tragédie,
Ou d'un monde plein de merveilles.

Le temps est comme un médiateur,
Ou comme le bourreau patient,
Qui condamne les pauvres gens,
Ou agis comme un guérisseur.

L'avenir, s'éveille ou décroît,
Pour les dormeurs qui choisissent,
Cet instant comme une éclipse.
Le déclin ou l'aube d'un soi.